

Ce livre est dédié à un inconnu rencontré par hasard en octobre 2010 dans le métrocable qui relie la favela de San Antonio flanquée sur les hauteurs de Medellin et le bas de la ville creusé par un fleuve. Tous les jours, à la tombée de la nuit andine, quand les nuages virent au rouge au-dessus de la vallée d'Alburra, il berce et endort sa petite-fille dans ce métro volant avant que la mère de celle-ci, une femme célibataire, rentre du travail. Il faut sortir de chez soi, éprouver le mouvement, emprunter un espace commun pour que le cycle des jours et des nuits se passe mieux. Rester enfermé chez soi empêche de dormir. Bien vivre dedans passe par le dehors. Comme s'il fallait tirer l'extérieur à l'intérieur, le commun dans le domaine privé.

Je me souviens également de mon grand ami Hubert Loison, qui n'est plus là, avec qui j'ai voyagé au Nicaragua dans des villages où rôdent des morts-vivants au-dessus d'Esteli.

Et je ne saurais oublier les grandes virées. La virée à Tripoli à la fin de l'année 1982 au Nord-Liban avec Michel Seurat, lâchement livré à la mort en mars 1986, Jean-Pierre Thieck aujourd'hui disparu et Roger Naba, le gardien du temple. Les virées avec Gustavo Riofrio dans l'univers informel de Lima, une ville flanquée entre l'océan, les Andes et le désert. Et tous les périple caiotes avec Dominique, Pauline et Lucas.

UNE MONDIALISATION URBAINE PROTEIFORME ET EN MORCEAUX

LA MONDIALISATION A L'ŒIL NU

Une mondialisation synonyme d'urbanisation

La population urbaine est passée au cours du XX^e siècle de 220 millions à 2,8 milliards d'habitants, et vingt-deux villes décacationnaires ont succédé aux onze agglomérations de plus d'un million d'habitants recensées en 1900. Désormais plus de cinquante pour cent de la population du globe, c'est-à-dire au bas mot 3,5 milliard de personnes, vivent dans des ensembles urbains. En 2050, ce sera le cas de soixante-dix pour cent. Très concrètement : en une heure il y a vingt-cinq personnes de plus à Lagos, cinquante à Delhi, et soixante à Manille, pour prendre des chiffres toujours changeants... A ne prendre que l'exemple du continent africain qui connaît un rythme annuel de croissance de la population de 3,5%, celui-ci s'urbanise plus vite que le reste du monde. Des mégapoles comme Lagos au Nigeria ont plus ou moins l'importance de New York, tandis que Kinshasa, avec ses sept millions d'habitants est devenue la deuxième ville de l'Afrique subsaharienne. Certes, Tokyo demeurera en 2025 la ville la plus peuplée¹ et trois villes américaines feront encore partie des 25 premières villes mondiales, et Paris sera la 25^{ème} ville du monde si on ne considère pas le seul centre historique (2 millions d'habitants sur 106 km² pour la Ville de Paris) mais l'agglomération de Paris à l'aune de l'Ile-de France. Dans les zones géographiques qui n'ont pas été préalablement urbanisées (à l'instar de l'Amérique latine) ou qui détruisent un tissu urbain plus ancien comme c'est le cas du sous-continent asiatique et des principales villes chinoises, l'urbanisation

¹. La mégalopole associant Tokyo et l'agglomération du Kansai (Osaka-Kyoto-Kobe) sera bientôt aussi peuplée que le Royaume-Uni ou l'Italie avec sa population de 60 millions d'habitants.

est très rapide² : il y avait 70 villes de plus de 5 millions d'habitants en 2000, il y en aura 400 en 2050. El Alto, située à 4000 mètres au-dessus de la Paz en Bolivie, une ville où des indiens d'origine rurale venus des hauts plateaux andins se sont installés sur un mode informel, compte désormais plus d'habitants que la ville située en contre-bas, la capitale politique, qui en perd progressivement. En Chine les chiffres sont impressionnants : « On compte aujourd'hui 2,4 fois plus de villes qu'en 1978, avec 655 villes contre 193 il y a trente ans. Le nombre de villes dépassant le million d'habitants a été multiplié par quatre depuis 1978, passant de 29 à 119 durant cette période. Désormais, 20 villes ont une population supérieure à cinq millions d'habitants, avec parmi elles cinq mégapoles de plus de dix millions. En 2030 le cap symbolique d'1 milliard de citoyens chinois sera franchi !³ » Et le Grand Shanghaï comptera quatre fois plus d'habitants que des pays comme la Belgique, les Pays-bas ou la Suisse. De ce constat chiffré, il ressort que la mondialisation, qui se décline au pluriel (économique, politique, technique, culturel, religieux...), revêt aussi une dimension urbaine évidente : « la mondialisation, c'est-à-dire l'institution du Monde comme espace social d'échelle planétaire se déploie pour et par l'urbanisation⁴ », affirme le géographe Michel Lussault.

Suite à ce constat, prenons tout d'abord la mesure de l'ampleur des bouleversements que nous avons connus durant les deux dernières décennies du XX^{ème} siècle et les premières années du XXI^{ème} siècle, celles qu'auront marqués la chute du mur de Berlin en 1989, la guerre d'Irak, l'emballement du capitalisme financier, les bulles immobilières, les crédits *subprimes*, le discrédit ambigu des Etats mais aussi la révolution numérique mise en branle dès le début des années 1970. Sans la crise financière mondiale de 2008 qui a rebondi en

² Dans un ouvrage publié après la crise de 2008, Michel Serres insiste sur la pression démographique à l'échelle mondiale et sur l'accélération de l'urbanisation qui en découle, voir *le Temps des crises*, 2009, Ed. du Pommier, Edgar Morin va dans le même sens dans *la Voie* où il consacre un chapitre à l'urbanisation planétaire, Paris, Fayard.

³ . *La ville, laboratoire de la Chine de demain*, in *Perspectives chinoises*, n°4, 2008, Hong/Kong.

⁴ . Michel Lussault, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace urbain*, Paris, Seuil, et *L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Paris, Seuil, 2013

Europe en 2010 à travers la mise en défaut possible des dettes souveraines, les mots de globalisation et de mondialisation - ce dernier mot rentre dans le dictionnaire Larousse en 1980 ! - continueraient à irriter bien des esprits qui se veulent lucides. Face à ce qui a été et demeure une déroute mentale, ce livre participe d'un double constat : le monde a considérablement changé, il mute rapidement mais nous n'en avons pas encore vraiment pris acte, nous nous racontons des histoires pour ne pas trop avoir à le faire. On se repaît du mot crise pour ne pas admettre ce qui est un changement de monde. Nous sommes comme les soldats du *Rivage des Syrtes* de Julien Gracq ou leurs doubles fantomatiques du *Désert des tartares* de Dino Buzzati, persuadés que l'ennemi va surgir du brouillard maritime et arriver par surprise d'un Farghestan mythique, situé de l'autre côté de la mer, pour nous assaillir et nous réveiller à l'histoire. Dans les deux cas l'attente, active ou passive, trahit dans son étrangeté une incapacité à voir le monde en train de changer. Archéologue et sismographe, Michel Foucault, qui tenait *le Rivages des Syrtes* pour l'un des grands romans français du XX^{ème} siècle, aimait mettre à jour les failles géographiques et les strates géologiques qui rendent visibles les césures mentales et les changements de paradigme historiques. Sans doute sommes-nous dans une telle rupture historique, dont il nous faut prendre acte. Mais on ne peut le faire en se polarisant sur la seule dimension économique qui rythme le quotidien des échanges commerciaux, du travail et des Bourses mondiales. Certes l'économie pèse considérablement sur le travail et l'emploi, et donc sur les conditions de vie, de bien-être et de mal-être des individus. Mais la mondialisation économique n'explique pas tout à elle seule, elle est conjoncturelle et peut-être moins décisive que la Révolution numérique qui elle, est structurelle et donc irréversible. En effet, « l'abolition des distances physiques dans la circulation des signes entre les hommes est un phénomène structurel, qui procède des nouvelles techniques de numérisation. En revanche, la mondialisation du commerce des choses est un phénomène conjoncturel, qui procède de

choix politiques réversibles (ouverture des frontières commerciales) et de la surexploitation temporaire des ressources physiques non renouvelables (prix artificiellement bas des transports). C'est la conjugaison de ces deux phénomènes différents qui conduit à réduire l'hétérogénéité des signes et des choses en les rapportant au même étalon monétaire, c'est-à-dire à les « liquider » au sens juridique du terme⁵.» La mondialisation économique, qui résume à elle seule pour beaucoup la mondialisation contemporaine, est indissociable des mutations technologiques majeures, du changement de rôle des Etats – ceux-ci n'ont pas disparu comme l'a laissé croire l'idéologie néo-libérale, mais ils ont modifié leurs périmètres d'intervention et leurs modes d'action -, d'une dimension écologique, sans oublier les secousses identitaires qu'expriment les mondialisations culturelles et religieuses. La mondialisation urbaine, celle qui retient ici l'attention, est donc à replacer au cœur de ce devenir-monde qu'elle rend visible et concret : qualifiée de « post-urbaine » depuis longtemps⁶, elle n'est pas séparable des autres modalités de la mondialisation et entretient indéniablement un rapport avec l'économie, le politique, le religieux, le patrimoine et l'identité, mais aussi avec la Révolution numérique, autant de ressorts que l'on va retrouver tout au long de ce livre. Mais elle en est surtout un révélateur impitoyable puisqu'elle se montre et s'exhibe de manière souvent insupportable, insoutenable ou de manière prétentieuse, délirante.

⁵. Alain Supiot, « L'inscription territoriale des lois », in *Esprit*, novembre 2008, et du même auteur, *Homo juridicus*, Paris, Seuil. Michel Lussault considère également Dans *L'Avènement du monde* (op.cit.) que la mondialisation contemporaine n'est aucunement réductible à la globalisation économique. Pour Supiot, la confusion entre ce qui relève du structurel (« l'abolition des distances physiques dans la circulation des signes entre les hommes, leur commune exposition aux risques sanitaires ou écologiques engendrés par le développement technique ») et ce qui est conjoncturel (« la libre circulation des capitaux et des marchandises qui procède de choix politiques réversibles et va de pair avec la surexploitation temporaire de ressources physiques non renouvelables) conduit à voir dans la globalisation « la manifestation d'une loi immanente qui échapperait à toute prise politique ou juridique », in Alain Supiot, *Grandeur et misère de l'Etat social*, Collège de France/Fayard, p.43, 44.

⁶. L'expression déjà ancienne de « post-urbain » est ambiguë. Melvin Webber l'emploie dès les années 1970 dans le contexte américain pour désigner le mouvement américain de sortie des villes et la constitution de réseaux interdépendants (voir l'article de référence de F. Choay sur M. Webber, in *Anthropologie de l'espace*, Seuil, Paris, pp.). L'inflation sémantique qui a suivi désigne le mouvement d'extension et d'étalement des villes : villes-monde, méga-villes, villes archipels, villes régions, villes pays... Aujourd'hui le monde de l'après-ville signifie plus radicalement que la planète est en voie d'urbanisation généralisée.

Rupture anthropologique et différentiel de vitesses

Ces constats et ces chiffres, cette prise en compte des moteurs de la mondialisation urbaine attirent l'attention sur une double rupture : une rupture d'ordre anthropologique qui affecte l'habiter lui-même, et une rupture historico-géographique que traduit le différentiel de vitesse qui se creuse entre l'ancien monde, celui d'une Europe qui a pris le temps d'édifier ses cathédrales et ses villes, puis qui a imaginé un urbanisme industriel « régularisateur », et des mondes dits nouveaux en voie d'urbanisation rapide où les couches sociales émergentes ne se sentent pas particulièrement responsables des agglomérations urbaines où ils vivent.

Le recul historique permet de saisir la véritable rupture anthropologique que nous vivons au niveau planétaire en raison de la rapidité de la croissance démographique urbaine alors même que la migration des ruraux vers les villes n'est plus la cause majeure d'une croissance démographique qui progresse sur un mode de plus en plus endogène. L'expérience d'habiter en est affectée comme on le verra tout au long de ce livre : certes habiter passe par un abri ou un logement, par une maison ou par une demeure, et il est nécessaire de remédier à l'absence de logement et au mal habiter. Mais habiter engage un « dehors », un commun qui « dépasse » le domicile privé, c'est un geste qui implique l'appartenance à un ensemble et mobilise à la fois le local et le global, le proche et le lointain, la rue et la Terre. On n'habite pas « n'importe comment » « n'importe où », et « où que ce soit » : en ville, à la campagne, dans le désert ou dans la forêt. Or aujourd'hui, l'urbanisation généralisée sacrifie les valeurs urbaines qui ont sous-tendu la ville classique, en tout cas celles qu'Alberti a privilégiées dans son *Traité*⁷, que ce soit dans l'univers urbain européen au ralenti comme à travers l'urbanisation en voie de développement rapide en Amérique latine ou en Asie du sud-est. Dans ces circonstances, « l'urbain généralisé », celui qui n'a plus de limite,

⁷. T. Alberti, *L'art d'édifier*, Seuil

se répand comme des coulées de lave volcanique et renvoie à la représentation d'un urbain qui est partout et nulle part, n'en finit pas de s'étendre, ne s'arrête jamais et fait le tour du monde. Pour Doug Saunders, l'auteur de *Du Village à la ville*⁸, nous vivons la fin d'un mouvement d'urbanisation qui a conduit du rural à l'urbain.

L'urbanisation annoncée depuis des décennies est donc quasiment bouclée : certes, en Europe ou aux Etats-Unis, on ne monte plus à la ville mais on essaie plutôt d'en sortir, quitte à laisser croire à un retour vertueux à la campagne, au village, à un local protégé du global, alors que l'urbanisation de la planète brouille les limites de la campagne et de la ville. Il y a partout de l'urbain et partout de la campagne, ce qui favorise une hybridation spatiale qui est liée au retournement de l'urbain sur lui-même, à sa capacité d'occuper tous les territoires et non plus de s'en démarquer comme ce fut le cas des villes pourvues de limites et d'enceintes. Aux Etats-Unis, au Canada, ou au Brésil, là où les territoires désertiques et les zones de montagne sont nombreux, dans ces pays où les populations sont mouvantes et migrantes, l'urbanisation n'est pas synonyme d'implantation, d'installation dans du construit durable. Friches, zones à l'abandon, déserts et espaces construits y coexistent.

Une urbanisation diffuse et acosmique

Si le mental urbain et la diffusion de l'urbanisation se propagent et se répandent partout, s'il n'y a pas de limites par principe, cela ne va pas sans conséquences : l'urbanisation généralisée pèse sur les paysages et les territoires non construits, elle se diffuse de telle manière qu'elle n'est plus arrêtée ou freinée par des seuils, elle occupe « tout le terrain » et renonce progressivement à la dimension urbaine d'intégration et de solidarité qui a pu caractériser l'*urbs* quand elle était encore associée à la *civitas* et à l'idée d'hospitalité. Ayant

⁸. Doug Saunders, *Du village à la ville. Comment les migrants changent le monde*, Seuil, Paris, 2012, cette réflexion utilement remise à l'agenda par cet auteur, un journaliste canadien, avait été initiée par aux Etats-Unis par Joël Garreau et Jane Jacobs, eux-mêmes des journalistes. Comme quoi l'enquête, l'Ecole de Chicago le rappelle également, est la meilleure manière de saisir l'univers urbain, en tout cas autant que les chiffres !

perdu ses limites et se déployant partout, l'urbain diffus ne forme plus un « monde commun » comme la Cité d'hier : la campagne, la forêt et le désert, par rapport auxquels l'espace urbain a posé des limites dans l'histoire urbaine européenne, sont aujourd'hui des territoires en voie d'urbanisation ou qui en subissent les effets. Des populations de « néo-urbains » (car issues de l'univers urbain) exercent une pression sur les espaces ruraux ou montagnards. Le retournement de situation est total : l'urbanisation des mœurs, le mode de vie urbain généralisé transforme tous les modes de vie et territoires non-urbains. Ce qui peut donner lieu à l'alchimie d'*Amsterdam Global Village* du vidéaste Jan Van der Keuken où globalisation urbaine, rythme fluvial et esprit villageois sont intriqués, ou bien aux visions étrangères à la ville et apocalyptiques du cinéaste hongrois Bela Tarr dans *le Cheval de Turin*. L'urbanisation des comportements ne va pas sans briser les ressorts mêmes de l'expérience urbaine puisqu'elle ne fait plus ville et ne fait plus monde. Augustin Berque le souligne avec force : « L'urbain diffus qui succède au monde urbain ne peut pas faire monde à son tour - comme la campagne l'avait fait par rapport à la forêt, puis la ville par rapport à la campagne -, non seulement parce qu'il n'est pas viable écologiquement mais, en outre, parce qu'il n'a plus aucune limite qui puisse l'instituer comme tel. Il ne peut pas exister, il est acosmique. C'est dire qu'il nous faut reprendre le problème à la source : à partir de la Terre...⁹ » « Faire Monde » exige d'instituer des limites, si aléatoires et provisoires soient-elles. De fait, la forêt amazonienne se déboise, les déserts se désertifient en subissant les effets du réchauffement climatique et les océans perdent de larges variétés de poissons. Aujourd'hui, confrontés que nous sommes à l'urbain diffus, il faut refaire « monde », renouer avec la campagne, avec la forêt, avec le désert et même avec l'océan qui sont tous sous la pression de l'urbanisation. Ainsi faut-il renverser le cours de l'histoire urbaine, non plus se replier sur la ville contre les dangers

⁹. Augustin Berque, in « le rural, le sauvage, l'urbain », in *Le sens du rural aujourd'hui ? 50 ans d'une revue dans le monde*, n° 187, Etudes rurales, EHESS Editions, 2012, pp. 51/62.

de la Nature mais revaloriser ce qui a été urbanisé de force dans une nature qui n'est pas l'envers de la technique¹⁰. C'est aux hommes de la ville de réapprendre la campagne et les arbres, d'imaginer un urbanisme qui ne privilégie pas le plein, la densité ou des limites en forme de clôture, mais s'inscrive dans un contexte multidimensionnel, à la fois proche et lointain, local et global, marqué du sceau de la rareté comme de la prolifération des flux qui est notre univers ambiant.

L'urbanisation des modes de vie :

Du village à la ville et de la ville au village

Si le clivage entre le rural et l'urbain s'amenuise, on n'en cherche pas moins à fuir les maux de l'urbain. On observe ainsi un double mouvement de sortie et d'entrée dans les villes : d'un côté, des migrants ruraux favorisent une villagisation de la vie urbaine, dans les pays en voie d'urbanisation (essentiellement ceux de l'Afrique subsaharienne et de l'Asie du sud-est) ; de l'autre les néo-urbains sortent de la ville dans les pays urbanisés au moment de la Révolution industrielle et ferroviaire et imposent leur mode de vie urbain dans la campagne d'hier, aujourd'hui soumise à l'agriculture industrielle, à la déforestation et à la désertification, en laissant croire que l'on peut retrouver au dehors une relation pure à la nature. La mythologie néo-rurale des néo-urbains idéalise le rural et sacralise le Village alors même que l'urbain a quadrillé les paysages et s'est emparé de territoires dont il s'était autrefois séparé : entre la ville de Tianjin et le port de Togun, il ne reste qu'un immense territoire de friches non cultivées et en partie marécageuses de 70 km de long alors que les paysans habitent les tours qui font office d'habitation. Tandis que la villagisation perturbe la Cité d'hier qui était marquée par des limites douces et progressive vis-à-vis de la campagne, le néo-urbain veut

¹⁰ . Voir les travaux au long cours de Dominique Bourg, voir aussi le chapitre « une espèce en voie de disparition : le paysan français », in Michael Bess, *La France vert clair. Ecologie et modernité technologique, 1960-200*, Champ Vallon, Seyssel, 2011, pp.56-76

reconquérir une nature vierge. Voilà un constat d'hybridation difficilement acceptable par ceux qui opposent spontanément la ville et la campagne ou par ceux qui pensent qu'un territoire non construit n'est pas encore urbanisé. Leur seul oubli est que la campagne vertueuse est un mythe urbain solide et ancien : «Dans un pays comme la France, le mouvement d'urbanisation est si accompli que l'on pourrait estimer que le rural n'existe plus à l'heure actuelle en tant que modalité spécifique d'organisation et de fonctionnement d'une société. Bien sûr, le rural et la ruralité sont toujours présents, mais comme des catégories de discours - politique, patrimonial, culturel. Les espaces de ruralité sont des survivances très artificiellement entretenues. Le renouveau du rural et les néo ruraux qui en sont les acteurs sont des manifestations de l'évolution du déploiement des logiques urbaines dans des nouvelles configurations de société (...) Aujourd'hui, vivre à la campagne est sans doute en France une des postures les plus urbaines qui soient. Les néoruraux qui se revendiquent comme tels, sont des urbains qui justifient leur spatialité en en appelant à une mythologie urbaine particulière, celle de la campagne et de la ruralité¹¹.»

Dans le cas de la France la transformation des sociétés paysannes en une société agricole date des années 1970 et les collectivités locales paysannes ont laissé place à la constitution d'un monde périurbain, la définition retenue par l'INSEE (celle-ci est passée des Zones de peuplement industriel urbain (ZPIU) à celle d'aire urbaine) pour caractériser les communes périurbaines a changé dans le but de « regonfler » les chiffres de la population rurale», ce qui ne va pas sans sous-entendus politiques et électoraux. Dans ces conditions, le néo-urbain désigne un personnage à double face : il s'installe dans des territoires qui n'ont pas encore été intégrés dans des limites urbaines, tout en imposant localement des moeurs urbaines. A

¹¹ . Michel Lussault, in Michel Lussault, Thierry Paquot et Chris Younès, *Habiter, le propre de l'humain. Villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, pp.

commencer par des contraintes écologiques qui s'accordent mal avec les pratiques agricoles intensives des derniers travailleurs ruraux. Ce qui est à l'origine de situations fort contrastées : au Brésil le parti politique qui représente le lobby des agriculteurs industriels s'appelle paradoxalement les *ruralistas* ; tous *écolodges*, fort nombreux dans les pays d'Amérique centrale, au Costa Rica et au Nicaragua, correspondent à une hôtellerie de luxe destinée aux urbains soucieux d'un environnement propre. Le phénomène d'« urbanisation sans urbanité » rend visible un « décentrement » historique du monde occidental, à l'origine d'une « reconfiguration planétaire des territoires » à l'échelle de la planète. Cette rupture géographique et historique entre l'Europe et les pays du Sud, Claude Lévi-Strauss l'avait pressentie à Sao Paulo en 1934 : pour l'auteur de *Tristes Tropiques*, tout allait trop vite dans ce nouveau monde urbain. C'est pourquoi il célébrait, peu après la deuxième guerre mondiale, les valeurs de la ville européenne dont il parlait comme de « la chose humaine par excellence ». Celles-ci étaient exceptionnelles à divers titres : elles se démarquaient d'une part des peuples que l'anthropologue découvrait en Amazonie et des villes du Nouveau Monde comme Sao Paulo qui grandissaient trop vite ; et d'autre part de l'Asie où les villes, souvent fort anciennes (Inde, Bengale, Pakistan, c'est là que le développement urbain est le plus rapide à l'échelle mondiale) peuvent s'effondrer d'épuisement et devenir des ruines. Car il y a des villes mortes en Asie, en Syrie ou ailleurs. Comme il y a des villes lapidées, mises à bas par des tyrans dont les pratiques guerrières « urbicides » rappellent que la ville a quelque chose de précieux, qu'elle est un bien commun pas comme les autres.

Un décentrement géographique ambigu

Le sud s'urbanise rapidement alors que les villes du nord stagnent : les pays en développement représentant 95°/° de la croissance urbaine mondiale, il y a cinq millions de nouveaux urbains au sud chaque mois contre 500 000 pour les pays développés, et 40 °/° des villes dites développées perdent une part de leur population. De ce différentiel de vitesse, qui concerne également le temps de construction des villes¹², il ne faut pas conclure à un partage des rôles qui ferait des pays de l'ancien Monde des garants d'un « bon urbain » et du développement durable face à des pays où la vulnérabilité de l'habitat et la démission politique pèsent lourdement sur la possibilité d'occuper l'espace. Dans le rapport ONU-Habitat d'octobre 2008 intitulé « le XXI^{ème} siècle sera le siècle des villes », les commentaires soulignent que la mauvaise urbanisation n'est pas au sud et la bonne au nord. Le rapport observe que les plus grandes villes des Etats-Unis ont des niveaux d'inégalité comparables à Abidjan, Nairobi, Buenos Aires. La mondialisation crée un double effet contradictoire du point de vue des inégalités : « En effet, le développement économique et la création de richesses réduisent les inégalités d'un point de vue global, parce que, notamment en Asie, des gens sortent de la misère et de la pauvreté. Mais la mondialisation accroît également les inégalités à l'intérieur des pays avec des secteurs ou des territoires laissés pour compte¹³. » Le développement urbain ne favorise pas nécessairement dans les pays émergents le *trickle-down*, cette théorie du ruissellement selon laquelle les plus pauvres devraient bénéficier de la richesse des classes supérieures alors même que le *gush-up* (l'accaparement des ressources naturelles par les grands groupes économiques) est devenu la règle¹⁴. Le déséquilibre écologique n'oppose pas non plus

¹² . Dubaï et Chongqing en sont deux exemples particulièrement impressionnants. Encore faut-il rappeler que la vitesse de construction (d'une tour, d'un bâtiment ou d'un quartier) fait désormais partie de la panoplie des critères de réussite de la ville mondialisée. Plus ça va vite, mieux c'est pour la communication à destination de l'extérieur, mais « le durable » (pourtant au coeur de la publicité de tous les programmes) a toujours exigé le respect du temps de la construction.

¹³ . Pierre Hassner, « L'éclatement de l'Etat », in *Esprit*, février 2013;

¹⁴ . C'est tout le thème des inégalités qu'il faut préciser dans le cadre de la mondialisation contemporaine, voir P.N Giraud, *La mondialisation. Emergences et fragmentation*, Editions Sciences humaines, Auxerre, 2009, et François Bourguignon, *La mondialisation de l'inégalité*, Seuil/Paris, 2012. Ces deux auteurs distinguent la

brutalement le nord et le sud : Si les risques climatiques sont majeurs¹⁵ dans les pays du Sud, le réchauffement climatique est pourtant moins lié au degré d'urbanisation qu'à la structure de la ville : la ville de San Diego, huit fois plus petite que Sao Paulo, pollue proportionnellement plus largement que celle-ci. L'erreur serait de croire que les réponses aux maux urbains sont inventées dans les seuls pays anciennement développés qui tentent de reconquérir un équilibre urbain.

Toutefois, l'urbanisme a été en Europe durant la phase industrielle synonyme d'Etat social, de mutualisation et de redistribution à l'échelle d'une ville et la bourgeoisie industrielle a soutenu des projets urbains qui n'étaient pas uniquement destinés à exclure la population ouvrière de la ville « propre ». Or rares sont aujourd'hui les signes qui manifestent un souci de responsabilité, de redistribution et de mutualisation dans la plupart des pays émergents. Face aux faiblesses d'un urbanisme chaotique, face à la démission de l'action politique, est-il seulement concevable d'imaginer des valeurs urbaines propres à notre temps et susceptibles de relever les défis de l'urbanisation contemporaine ? Le tableau est-il celui que dessine Alberto Magnaghi, une division tripartite de l'urbanisation du monde? « Environ neuf cent millions d'habitants vivent dans ce que nous appelons la ville historique ancienne ou moderne depuis le XIX^e siècle. Plus d'un milliard vivent dans des favelas, *slums* et autres villes illégales. Les autres, plus de deux milliards, résident dans des urbanisations contemporaines : villes diffuses, villes infinies, villes éparpillées, etc. Ce type d'urbanisation est sans limites, avec des expansions infinies. La mégacité qui est soi-disant une innovation mondiale du futur n'est qu'une dégradation de la qualité de la vie car elle engendre un peuple de consommateurs sans aucune capacité

réduction globale des inégalités externes entre nations et blocs de nations et la croissance des inégalités internes au sein de l'ensemble des nations. Ce qui ne va pas sans modifier le rôle des Etats qui sont de plus en plus confrontés à assurer la sécurité interne comme si la guerre interne l'emportait sur la guerre entre les nations qui intervient cependant sur un mode transnational et identitaire dont les effets peuvent être internes. Voir Pierre Hassner, *La violence et la paix*, Points/Seuil

¹⁵ . 3351 villes, soit 380 millions d'habitants, vivent dans des zones côtières de basse altitude en-dessous du niveau de la mer, d'où la fragilité de villes comme Dacca, Alexandrie, Lagos.

d'autodétermination¹⁶.» N'y a-t-il pas d'autre choix qu'entre la ville historique, qui peut se raconter une histoire et s'inscrire dans une durée singulière, et la ville illégale ou la mégacité ? Ne peut-on imaginer un autre type d'urbanisme qui ne soit pas la reproduction de l'Etat social à l'échelle d'une ville, comme l'ont fait Haussmann à Paris ou Cerda à Barcelone ? Comment refaire de l'expérience urbaine dans l'après-ville ? Prendre acte d'un univers qualifié de « post-urbain » qui se passe de la ville d'hier, une cité idéalisée et cantonnée le plus souvent à l'Europe, celle que l'on a encore dans la tête avec son cadre et ses limites, exige de réinventer des expériences urbaines à des échelles inédites, des manières d'être en ville jusqu'ici inconnues. Mais aussi de renouer avec le Monde où nous habitons, avec un Monde qui se défait au fur et à mesure qu'il se mondialise, avec un Monde qui se fragmente au fur et à mesure qu'il se globalise, avec un urbain qui se présente sous la forme de morceaux de villes. La question se pose alors : comment réinventer « la condition urbaine », aujourd'hui de nature métropolitaine, dans un cadre historique et géographique qui n'est ni celui de la ville médiévale ou de la Renaissance européenne, ni celui de l'urbanisme industriel du XIX^e siècle en Europe, en Amérique latine à Buenos-Aires ou aux Etats-Unis à Chicago¹⁷ ? Quelle ville pour un temps de l'après-ville qui a « généralisé » la ville en l'étalant et a morcelé les villes en les segmentant ? La réalité urbaine est dure, la méfiance envers les violences urbaines est universelle car la ville est à la fois propre et impropre, c'est pourquoi « Refaire de la ville » n'est pas synonyme de

¹⁶ . Entretien avec Thierry Paquot, In *Urbanisme*, n° 384, Mai-juin 2012

¹⁷ . Dans *Vers la troisième ville ?* (Hachette, Paris, 1995), un livre qui s'inscrivait dans le sillage d'une réflexion originale de Christian de Portzamparc qui en a écrit la préface, la mise en perspective restait liée au monde européen ; dans *la Condition urbaine. La violence à l'heure de la mondialisation* (Seuil, Paris), je prenais acte de la mondialisation urbaine et je me demandais comment respecter les fondamentaux de l'expérience urbaine, celle de la ville dite classique en voie de disparition alors que les territoires se structuraient, se restructuraient ou se déstructuraient sous nos yeux et aux quatre coins du monde. Comment retrouver les ingrédients de l'expérience urbaine (le corps, la scène et l'espace public) dans un urbain planétarisé et globalisé ? Tel demeure le ressort d'une interrogation qui accorde plus d'importance aux gens (à ceux qui habitent) qu'aux territoires, aux *people* qu'aux *places*. Avec ce livre, je propose une cartographie et une plongée dans la mondialisation urbaine, un voyage dans des villes plus ou moins sous pression, ce qui exige des descriptions, des concepts et des scénarios inédits afin de saisir les transformations de l'expérience spatiale dans des territoires qui se métamorphosent.

rêverie urbaine ou de passion pour des objets architecturaux, des Monuments insolites, des projets urbains ou des « réserves » patrimonialisées. Autant d'émergences qui peuvent constituer des isolats, se comporter en machines célibataires et contribuer à l'expansion d'un nouveau style international qui cultive à outrance la décontextualisation¹⁸. C'est pourquoi il est difficile d'accorder un crédit aux publicités que s'offrent aujourd'hui la plupart des maires, de agences d'urbanisme ou d'architectes et les agents immobiliers dans le monde en gommant le morcellement urbain par la rhétorique, le design, la 3D et l'esthétique publicitaire : ou bien ils vendent leur ville comme une réussite magistrale en oubliant de montrer qu'elle est découpée en morceaux, ou bien ils vantent un morceau de la ville¹⁹, un quartier résidentiel en laissant croire qu'il est potentiellement accessible à tous (grâce aux crédits bancaires) et qu'il est à l'image du reste de la ville²⁰. C'est cela le style international contemporain, un simulacre, un type de quartier que l'on trouve un peu partout mais qui est la plupart du temps décontextualisé, insularisé, exhibé comme un morceau de ville quand elle a encore un nom commun et une gouvernance²¹.

¹⁸. Dans un essai publié en 1981 Tom Wolfe, l'un des plumes du *New Journalism* des années 1970/1980, avait déjà instruit le procès d'un « style international » dont la réussite était liée selon lui à son caractère anti-bourgeois. Dans le cas des Etats-Unis il faisait remonter ce style à l'arrivée entre les deux guerres des architectes consacrés du Bauhaus, voir Tom Wolfe, *Il court, il court le Bauhaus*, Les belles lettres, Paris, 2012. Le Bauhaus « industriel » qui préconisait - non sans des convergences avec l'esprit de l'urbanisme corbuséen, des CIAM et du Stijl (style) hollandais - la standardisation et mettait entre parenthèses le contexte, anticipait ainsi le style international contemporain qui, certes for différent, s'est accordé à la Révolution numérique et adapté à la ville vitrine globalisée.

¹⁹. Voir Jacques Lucan, *Où va la ville ? Formes urbaines et mixités*, Editions de la Villette, 2012. L'auteur souligne que ces « morceaux » de villes juxtaposés que l'on retrouve un peu partout dans le monde (et à toutes les échelles) se font aux dépens de la parcelle et donc des circulations internes.

²⁰. La communication participe également d'une mondialisation qui vend les mêmes politiques d'attractivité partout : « Les politiques d'attractivité métropolitaines répondent à une pensée schématique, écrit Michel Lussault, allant de pair avec l'interchangeabilité des discours : mêmes clusters, mêmes centres de congrès et d'affaires, mêmes biennales d'art contemporain... On observe un effet de boucle assez retors, les auteurs de palmarès et de comparatifs, qui portent en germe ces comparatifs, s'avérant en même temps les prescripteurs.», in *da' (D'Architectures)*, n° 205, décembre 2011», voir ses développements dans *L'Avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la terre*, Paris, Seuil, 2013, pp.

²¹. Le paradoxe est que ce style international est vanté d'une manière contrastée : soit parce qu'il apparaît comme un havre de paix dans un urbain chaotique, soit parce qu'il est apparemment en phase avec le reste d'une agglomération dont il devient le symbole. Dans les deux cas, il contribue à gommer les inégalités internes en attirant toute l'attention et la communication sur lui. On le trouve partout sous la forme

Cette reconfiguration ne dépend ni de l'absence, ni de l'application d'un programme urbain : pas de Charte d'Athènes à l'horizon mais un pseudo-programme qualifié de sur-urbanisme, un style international qui se polarise sur des morceaux de villes et privilégie trop souvent pastiche et coupé/collé ! A l'échelle globale, les codes de l'urbanisme ne sont pas toujours exigeants... du moins quand ils existent. C'est pourquoi la France qui multiplie les règles et les codes depuis le haut de la pyramide étatique et de son ingénierie précautionneuse est un contre-exemple quelque peu aveuglant ! Quand s'imposent le chaotique et l'informel, au-delà de l'opposition entre la ville compacte et la ville diffuse²², « la ville générique », synonyme d'« assemblage hétéroclite sans attaches », est moins la résultante d'un programme ou d'un projet que le produit de décisions multiformes et fluctuantes. Des décisions indissociables de situations politiques spécifiques, que ce soit en Chine, au Brésil ou ailleurs.

Urbanisation sans limites, interconnectivité et imaginaire de l'entre-villes

En Chine la dynamique de l'urbanisation liée aux migrations rurales est telle qu'il faut la freiner, ce dont témoigne le *hukou*, la « carte d'identité urbaine » qui prive les migrants ruraux (*migong*) qui n'en jouissent pas des avantages sociaux liés à celle-ci²³ même s'ils y travaillent. Cette carte d'identité favorise le contrôle politique des flux démographiques par le Parti communiste chinois et les autorités urbaines : la montée en ville, le passage du rural à l'urbain qui témoigne d'une volonté de sortir de la pauvreté se heurte donc à des

décontextualisée de « morceaux de villes », mais il ne vient pas innover les ensembles urbains comme le font les connexions de tous ordres. Dans ces conditions il est difficile de se courber admirativement devant les projets (même quand ils débordent le bâtiment, la maison, la résidence...) des meilleurs architectes quand ils sont décontextualisés. Il y a bien sûr des contre-exemples au niveau de petites agglomérations (voir Hirscheim en Alsace), de métropoles (Seattle, Vancouver) ou de résidences. Voir une liste parmi d'autres dans *Projets urbains durables*, Ariella Masboungi dir.

²² . Voir les analyses de Jacques Lévy et ses réflexions sur les modèles Amsterdam (compact) et le modèle Johannesburg (diffus).

²³ . La *propiska* est l'équivalent russe (et surtout moscovite) du *hukou* chinois.

obstacles administratifs et politiques dans ce pays-continent, quoiqu'il développe la conception chinoise de « la ville harmonieuse », qu'il fera bon habiter²⁴. Ailleurs, l'urbanisation est de moins en moins le résultat de l'exode rural et de plus en plus celui d'une croissance endogène extrêmement rapide : Sao Paulo est une ville qui grossit de son propre fait et non plus en raison de l'arrivée massive de migrants ruraux ou étrangers. Si une partie de la population mondiale connaît encore en Asie, en Afrique et en Inde l'exode rural, la tendance majeure est celle d'une urbanisation endogène en Amérique latine, en Amérique du nord ou en Europe. L'urbanisation s'étend d'autant plus globalement qu'elle est moins liée à l'exode rural, qu'elle suit les connexions les plus performantes (villes-ports et métropoles) et s'installe le long des bandes littorales (60 % de la population globale vit à moins de 100 kilomètres des côtes).

Parallèlement, pour comprendre l'urbain généralisé, il nous faut appréhender la place prise par les réseaux immatériels générés par la Révolution numérique : tous les lieux sont désormais interconnectés par une « mise en réseau » virtuelle (la toile, le *web*) et réelle (les connexions matérielles) des flux que les nouvelles technologies de l'information et de la communication ont rendu possible et ne cessent d'accélérer. L'urbanisation des modes de vie passe par les quadrillages des territoires mais aussi par l'interconnectivité que la toile virtuelle généralise. Il n'y a donc plus d'espace vierge échappant à la planète urbaine matérielle et immatérielle mais des zones plus ou moins urbanisées et construites, des zones plus ou moins délaissées mais toutes potentiellement interconnectées. L'urbanisation des territoires est donc indissociable d'une connectivité que la technique a fait émerger à la fois dans le registre du virtuel et dans celui de la réalité tangible : connexions virtuelles et connexions matérielles et

²⁴ . Voir dans Françoise Lieberher-Gardiol et Germàn Solinis, *Quelles villes pour le 21^e siècle* éditions Infolio, coll. Archigraphy Poche, 2012, le chapitre consacré à la gouvernance urbaine en Chine, pp. 356/371 qui met moins en avant l'harmonie que les inégalités, l'insécurité et les revendications. Voir aussi le rapport du sénateur Jean-Pierre Sueur, « Quel avenir pour les villes du monde ? », Editions du Sénat 2010, et Edward Glaeser, *Des villes et des hommes. Enquête sur un mode de vie planétaire*, Paris, Flammarion, 2011.

physiques (celle des hyperlieux) se font désormais écho à peu près partout et représentent les territoires moteurs et performants. La connexion est un noeud décisif, visible et tangible : on peut la trouver aujourd'hui en plein désert, à Nouakchott, la capitale de la Mauritanie, où l'autoroute qui relie l'Afrique subsaharienne au Maroc a transformé la ville, ou à Salalah dans l'Etat d'Oman, un port isolé qui joue un rôle majeur au sud de la péninsule arabique.

Fort visible et impressionnante sur les cartes, cette urbanisation généralisée (celle de l'interconnectivité et celle de l'expansion territoriale) est moins surprenante sur le plan des représentations et des images. L'urbanisation la plus visible et matérielle a toujours noué des liens avec la fiction, les villes ont tissé des rapports entre elles comme les personnages d'un roman planétaire : depuis qu'il y a des villes, si marquées soient-elles par des limites, leur imaginaire renvoie les unes aux autres, on vit entre Babel et Jérusalem avec des images contrastées de villes dans la tête. C'est pourquoi on parle d' « entre-villes »²⁵ : toutes les villes se sont fait écho depuis des siècles, avant même l'apparition des Etats-nations qui sont la charpente du système politique international. Dans *les Villes invisibles*, le livre-culte d'Italo Calvino, toutes les villes que traverse le voyageur parti vers l'Orient sont des facettes d'une seule et même Ville, Venise. Aujourd'hui, la mobilité mentale des villes est devenue plus que jamais une réalité effective puisqu'il y a de l'imaginaire urbain partout et qu'on ne sort plus de l'urbain en dépit de l'utopie du retour au village. Un célèbre designer de Rio de Janeiro mise à la fois sur les logos de la Tour Eiffel et du Christ du Corcovado comme si l'un renvoyait à l'autre. L'habitant de Kinshasa est assis entre des photos qui représentent la ville sacrée et la ville prosaïque, La Mecque et New York. Dans le double registre du réel et du virtuel, du matériel et de l'immatériel, « les villes en réseau » ont pris le pas sur « les

²⁵ . Voir le beau livre de Thomas Sieverts, *L'entre-villes (Zwischenstadt)*, . L'historien de l'architecture Jean-Louis Cohen parle de son côté d'inter-urbanité.

réseaux de villes » comme ceux des ports de la Renaissance européenne, à Venise, Gênes ou à Amsterdam). Hier, les villes se résumaient à des points sur la carte géographique, aujourd'hui elles s'entrelacent et s'enchevêtrent sur les cartes du numérique et dans l'imaginaire²⁶. On n'entre ni ne sort dans l'urbain, on n'entre ni ne sort dans la mégacité mythique : comme un film sans début ni fin, l'urbain défile en continu et se montre grâce à des clichés qui sont autant de cartes postales. C'est un urbain sans perspectives ni horizon : celui de Los Angeles dans *Collateral* de Michael Mann ou celui de Tokyo dans *Lost of translation* de Sofia Coppola. On n'y vit plus au rythme du quartier de la Boca, celui de l'enfance de Francis Ford Coppola à Buenos Aires mis en scène dans *Tetro*. On ne prend même plus le temps d'y atterrir comme le faisait encore John Cassavetes dans les premières images de *Gloria* où un petit avion passe sous les ponts qui relient Manhattan et ses presque îles. Nous vivons dans une seule ville qui s'étend à l'infini, tant les villes se renvoient des messages par effet de miroir : Tripoli, Beyrouth et Dubaï, Berlin et Barcelone, aussi bien dans les blockbusters que chez Antonioni ou Jim Jarmusch ; le premier plan du *Samourai* de J.P. Melville qui se passe à Paris laisse voir par la fenêtre d'une chambre vétuste un décor new-yorkais ; à Manaus, en pleine forêt amazonienne, la tour Eiffel a été peinte sur le plafond d'un opéra de folie.

Mais aujourd'hui les villes sont prises dans des politiques d'images où les représentations des villes globalisées rivalisent entre elles²⁷. Et cela contribue souvent à soustraire l'imaginaire urbain à ses habitants²⁸, et à l'exposer à la concurrence

²⁶. Voir *Atlas* de Michel Serres, Champs/Flammarion,

²⁷. Marc Berdet, *Fantasmagories du Capital. L'invention de la ville-marchandise*, Editions Zones, 2013

²⁸. Ces habitants sont toujours des écrivains : ils ne le savent pas toujours mais ils écrivent la ville avec leurs pieds (voir Jean-Christophe Bailly, *La phrase urbaine*, Seuil, 2013). Mais il y a ceux qui le savent, les poètes et les écrivains, ce dont témoignent les écrits des surréalistes et des situationnistes, ou *le goût des villes imaginaires* (Mercure de France), un recueil de textes littéraires qui suggère de distinguer les villes réinventées, les villes rêvées et les villes idéales. *L'aventure des mots de la ville ???*, une entreprise magistrale, montre de son côté que la ville renvoie d'un mot à l'autre, d'une langue à l'autre, et que l'on peut difficilement la capter sinon dans la langue administrative ou dans l'attribution d'un Nom propre.

des villes de la réussite, de Dubaï à Pudong. Ceux-ci sont désormais considérés comme des éléments du patrimoine, tandis que l'imaginaire est celui des hommes d'affaires, des consommateurs de villes et des touristes qui suivent les critères des évaluateurs des villes : Mexico, bien que l'une des villes les plus sûres du Mexique est perçue comme une mégapole dangereuse.

Poids de l'informel, quartier tremplin et vulnérabilité

La croissance rapide et endogène de l'urbain a des conséquences diverses. Si *la nova Cidade* de Kilumba, une ville de 500.000 hectares construite en un temps record près de la capitale angolaise pour accueillir 3 millions de résidents, est aujourd'hui une ville morte, à l'abandon en raison du prix trop élevé des loyers, l'urbanisation revêt le plus souvent un caractère informel, voire illégal, en raison de la démission politique des municipalités ou de l'Etat. Les exemples sont nombreux mais souvent « hors de vue » car on contourne de plus en plus ces zones de non-droit : à Santiago du Chili, une voie rapide souterraine et à péage conduit directement du centre-ville à l'aéroport, ce qui permet d'ignorer tous les bidonvilles que le succès économique du pays n'a pas réussi à faire disparaître ; en Colombie la population aux trois-quarts urbaine est installée à 80°/° dans des zones d'habitation précaires accrochées à la montagne dans la Cordillère des Andes et donc soumises à des risques sismiques ; il y a plus de 75°/° d'habitations informelles au Caire, et des quartiers illégaux occupés par des migrants venus des Andes se sont installés durant quelques années sur des collines au nord de Barcelone. Les chiffres fournis par Doug Saunders²⁹ donnent tout leur sens à sa thèse de la « ville tremplin » : observant que ceux qui arrivent des villages vers les villes s'installent dans des espaces la plupart du temps informels (les bidonvilles d'hier en France, les favelas d'aujourd'hui en Amérique latine, les quartiers *gecekondu*, ce qui signifie « les arrivés de nuit », à Istanbul), Saunders raconte des histoires de vie, des

²⁹ . *Du village à la ville*, op.cit, pp.35/37

transits qui se résument ainsi : celui qui migre d'un village indien, andin ou philippin en raison de la misère et de l'impossibilité de survivre dans les villages peut effectuer plusieurs tentatives successives, mais il ne parviendra à s'intégrer (à s'installer dans ce qui tient lieu d'abri plus que de logement dans un premier temps) que s'il bénéficie des conditions d'accueil (les anciens du village déjà arrivés en ville qui sont le seul contact et l'unique adresse). C'est pourquoi il faut parler de « chaîne migratoire » : vivre dans un quartier-tremplin, dans un quartier de transit informel, est une première condition, la seconde condition de l'intégration étant la possibilité de s'acheter un petit logement ou un appartement dans un immeuble (qui peut être construit là même où le logement informel a été érigé, ce qui engage une politique d'accès au foncier qui est l'une des clefs de la réussite de l'intégration à Istanbul). L'intégration valorise moins l'informel en tant que tel que la mutation juridique de l'habitation informelle en propriété. S'il faut en appeler à l'action de l'Etat (mise en place initiale d'un système viaire, installation de l'eau et de l'électricité comme ce fut longtemps le cas à Lima avant que l'Etat néo-libéral y renonce provisoirement, accès juridique à la propriété du foncier), il faut également souligner l'importance de l'octroi de la citoyenneté (l'échec berlinois concernant la population turque est lié aux conditions drastiques d'attribution de la citoyenneté). Dans ces conditions, tout est question de capacité, de mobilité et d'accès : l'accès à l'intégration urbaine concerne la Municipalité ou l'Etat mais aussi la possibilité individuelle et collective d'accéder à un logement et à un emploi. La prise en compte de la mondialisation urbaine invite à réfléchir à la place de l'informel, et à ne pas se contenter de vouloir le supprimer alors même que nous ne voulons pas trop voir qu'il est en train de progresser en Europe en raison même d'une crise économique indissociable des conditions de l'accès à la propriété et au logement.

A cela s'ajoute la vulnérabilité des espaces urbanisés hors de tout programme ou de tout projet urbain. Alors que les agglomérations urbaines accueilleront 70% des habitants de la planète en 2050 et que l'augmentation de la population se fera à 95% dans les villes dans les prochaines décennies, les demandes en eau seront de 40% supérieures à l'offre. Un citoyen sur quatre vit aujourd'hui sans avoir accès à des installations sanitaires. Les effets du changement climatique sur les agglomérations situées le long des fleuves et des littoraux sont autant de menaces - tempêtes, élévation du niveau de la mer, catastrophes sanitaires, épidémies - qui retiennent d'autant plus l'attention que le développement urbain suit prioritairement les voies maritimes et fluviales. Cela vaut bien sûr pour les villes du front maritime en Chine comme au Brésil, mais on assiste en France, pays à tradition terrienne et non pas maritime, à un « appel du littoral » marqué par de fortes mobilités résidentielles (plus de 25% d'augmentation de la population prévue entre 2005 et 2025 pour les deux régions Bretagne sur le littoral atlantique). Plus globalement, les réfugiés climatiques dont le nombre est croissant sont souvent des réfugiés politiques en puissance qui peuvent déclencher des violences inattendues afin d'occuper de nouveaux territoires. Pour Harald Welzer, il faut prendre acte des déplacements humains provoqués par des catastrophes climatiques qui empêchent d'importantes fractions de la population de pouvoir rester sur place. Les réfugiés climatiques sont potentiellement porteurs violences, elles-mêmes à l'origine d'un flux plus important de réfugiés politiques. Ce qui le conduit à prophétiser : « La violence est promise à un grand avenir dans ce XXI^{ème} siècle qui verra non seulement des migrations massives, mais des solutions violentes aux problèmes des réfugiés ; non seulement des tensions dont l'enjeu sera les droits à l'eau et à l'exploitation des ressources, mais de véritables guerres pour celles-ci³⁰. »

³⁰ . Harald Welzer, *Les guerres du climat*, Folio actuel, voir aussi Jered Diamond, *De l'inégalité parmi les sociétés*, Folio, 2007

TYPES URBAINS ET PRATIQUES SPATIALES

DES SCENARIOS CONTRASTES

Entre Global et Local, des villes émiettées et sous pression :

Trois tendances lourdes

Le vocabulaire relatif à l'urbain, à l'urbanisation des territoires et des modes de vie, est aujourd'hui décliné pour l'essentiel par des techniciens (maîtres d'ouvrage, ingénieurs, urbanistes...) qui ont en charge le projet urbain, par des économistes qui s'inquiètent pour leur part de la croissance, de la compétitivité et du développement urbain, par des juristes qui suivent l'évolution des normes et du code de l'urbanisme, mais aussi par des spécialistes de la communication urbaine qui ont tendance à majorer l'aspect marketing des opérations. C'est pourquoi il est utile, comme Ildelfonso Cerda hier, comme Philippe Panerai et David Mangin aujourd'hui, de s'accorder au préalable un minimum sur le sens des mots à une époque où on parle indifféremment de « ville » et de « non-ville »³¹. Ces remarques invitent, si l'on ne veut pas se contenter de brandir des formules comme celle de *junkspace*, à prendre en compte des tendances globales, à proposer une typologie qui renvoie à l'hybridation de l'immatériel et du matériel dans le registre spatial, et à proposer des scénarios urbains transnationaux (ils ne sont pas la particularité d'une culture ou d'une zone géographique) qui peuvent cohabiter au sein d'un même territoire. Les tendances sont au nombre de trois, les espaces hybrides au nombre de trois également et les figures urbaines privilégiées au nombre de huit.

³¹ . voir Ildelfonso Cerda,

, David mangin, La ville franchisée, Philippe Panerai .

Si les métamorphoses qui affectent la forme des territoires et les pratiques spatiales sont rapides, trois tendances lourdes sont observables : la prévalence des flux sur les lieux, le recul de la mixité urbaine par rapport à la volonté de démarcation, et la privatisation de la vie publique. Ces trois tendances méritent d'être précisées. Tout d'abord, les flux matériels et immatériels, dynamisés et surchauffés par la Révolution du virtuel, pèsent sur les lieux qui en sont dépendants au risque de perdre leur autonomie et de faire office de prothèse. Ensuite, la mixité recule devant toutes les formes de démarcation et de séparation tendant à instaurer des limites qui ne sont plus des limites intégratrices, celles qui ont pu accompagner la dynamique de la *polis* et de la *res publica*, mais des limites qui séparent, des limites qui font office de murs et de frontières à l'intérieur même des espaces nationaux. La ville d'hier est comme exorbitée, elle s'est extraite d'elle-même et se répand partout. Enfin, la privatisation des espaces et des territoires, qui n'est pas seulement une affaire économique indissociable de politiques néo-libérales, prend le dessus sur les espaces publics et communs et en modifie la nature : l'espace commun, un préalable qui s'étend de la Terre à la rue et de la rue à la Terre, cède devant une privatisation qui, loin d'être strictement individualiste, s'inscrit dans des réseaux affinitaires et exclusivistes où des proches se reconnaissent entre eux. *Ces trois tendances qui agissent sur nos représentations de la limite et sur nos pratiques de la mobilité affectent les trois moteurs de l'urbanisation que sont les projets urbains eux-mêmes, l'imaginaire lié aux pratiques urbaines dans leur diversité et les modes de gouvernement de l'urbain qui favorisent plus ou moins le contrôle, la sécurité, la mutualisation des services et l'action démocratique.* Ainsi le thème de la limite permet de distinguer des villes « globalement » interconnectées, des villes sans limites et des territoires marqués par des limites. Ces trois cas de figure dont la dé-contextualisation est un facteur majeur se démarquent de la représentation classique d'une ville européenne susceptible d'instituer des limites et de ne pas dépendre des flux

extérieurs. La Révolution numérique qui a radicalement modifié les donnes et la ville industrielle cherche un successeur à l'urbanisme industriel d'hier.

La ville des flux entre la ville globalisée et la métropole :

Huit configurations

Huit configurations sont retenues ici et seront déclinées tout au long de ce livre en fonction d'exemples singuliers. En cela, la mondialisation urbaine est une mosaïque complexe qui rend visibles les conséquences de tendances globales dans des situations spécifiques. Il n'y a pas le global ou le local, il y a partout du local plus ou moins globalisé et comportant des figures urbaines aux allures souvent contrastées qui oppose deux conceptions possibles de la ville des flux, celle de la ville globalisée qui dissocie le global et le local et celle de la métropole qui tente au contraire de les associer. Echappant à l'alternative souvent mise en avant du chaos (*junkspace*) et de la ville européenne exemplaire, la tension entre ces deux tendances attire l'attention sur les conséquences politiques et démocratiques des choix urbains d'aujourd'hui. Donnons un sens aux termes privilégiés ici. A l'une de ces extrémités, *la ville globalisée* se préoccupe en priorité du branchement sur les flux matériels et immatériels aux dépens de son contexte : cette ville globalisée est une vitrine destinée à être regardée et admirée par le monde entier. A l'autre extrémité *la métropole* a pour particularité de mettre en relation ce qui est fragmenté, polarisé, séparé et de favoriser une prise en compte du contexte : loin d'être aspirée par le global qui fait pression, elle tente d'accorder le local et le global. Dans le premier cas de figure, des espaces se contractent pour mieux se greffer sur le réseau global et virtuel, dans le second cas des espaces cherchent à trouver un équilibre entre le global et le local, à s'inscrire dans les flux globalisés tout en prenant en considération les ressorts du local dans toutes ses dimensions (social, identitaire...). Sur le plan de la relation au «

contexte » l'urbanisation contemporaine prend donc des orientations contradictoires : la première, celle de la ville globalisée qui sera déclinée ici comme ville émergente, ville globale, ville d'exception et ville vitrine branchée, exacerbe la dé-contextualisation. Dubaï en est l'exemple le plus connu et ses représentations frisent la caricature. Ce type de territoire se globalise avec d'autant plus d'intensité qu'il perd toute forme de contact avec son contexte, avec la durée géographique et historique, une perte de contact qui peut exacerber un repli identitaire (et donc une coupure du local et du global en ce qui concerne l'habiter) et vanter le patrimoine comme une rareté et une identité close. La seconde orientation, celle de la métropole, prend le contrepied de cette dé-contextualisation voulue, promue et affichée : refusant un clivage radical entre le local et le global, elle cherche à l'inverse à rendre possible un équilibre entre eux. C'est le cas de Seattle, de Vancouver ou de Nantes. La contextualisation est donc le critère décisif qui distingue la ville globalisée et la métropole qui s'efforce d'associer, d'agglomérer des morceaux de villes tentés par la fragmentation. Les six autres figures urbaines correspondant à autant de modes spatiaux et de pratiques habitantes susceptibles d'intervenir entre ces deux figures. Ces figures susceptibles de coexister dans un même territoire fragmenté permettent de comprendre que les villes contemporaines (en tout cas celles qui ont un nom de ville qui évoque un ensemble signifiant) sont d'autant plus singulières qu'elles expriment plus ou moins des projets urbains (le chaos ne règne pas partout), qu'elles renvoient plus ou moins à une gouvernance politique (la démission du politique n'est pas une fatalité) et qu'elles portent plus ou moins un imaginaire constitué de récits visibles ou invisibles (la réduction de l'imaginaire urbain à une carte postale n'est pas encore universelle). La déclinaison de ces huit figures urbaines, toujours plus ou moins mélangées et assemblées sur un mode hétéroclite, correspondent à autant de possibilités d'habiter « plus ou moins bien » (« L'inhabiter insoutenable » n'est pas la loi partout).

La ville globalisée hors contexte

Le scénario urbain le plus en phase avec l'urbanisation contemporaine, interconnectée et en réseau, est celui de la ville « globalisée » que ne résume pas ici celui de la ville globale. Elle a pour nom Dubaï, Pudong ou Astana, et la connexion y a toujours le dessus car elle est la règle. Elle vit au rythme des autres « villes globales en réseau » avec lesquelles elle est d'autant plus « sur-connectée » qu'elle se tient à distance de son environnement proche (celui qu'elle condamne à la réclusion et celui qu'elle protège³²). Elle se contracte sur elle-même, se coupe de son Site devenue une Carte postale pour mieux se brancher sur le réseau global et offrir une image qui s'adapte à une demande elle-même globalisée. Sa capacité de globalisation va donc de pair avec sa dé-contextualisation. Ses variantes sont nombreuses : les villes émergentes et insulaires de la première génération asiatique (les villes-dragons économiques, le plus souvent des ports à l'image de Singapour et Hong-Kong, qui ont inauguré la mondialisation contemporaine dès la fin des années 1970), les villes globales qui sont des villes-monde qui font encore ville (Saskia Sassen), les micro-villes globales greffées sur des mégacités (La Cité portuaire de Montréal, les docks de Puerto Madeiro à Buenos-Aires), les villes d'exception, les cybervilles, les villes vitrines, celles du Golfe ou d'ailleurs qui s'escriment à dissocier le local et le global. La ville globalisée branchée et interconnectée associe donc les dimensions économique, esthétique, publicitaire et ludique au risque de se caricaturer en ville-vitrine : celle-ci doit exhiber au reste du monde les images de la réussite (vitesse de la construction/hauteur des gratte-ciels/records en tous genres) et ne garder à l'occasion de l'environnement proche qu'un territoire patrimonialisé qui loue les vertus des fondateurs (le vieux port de Dubaï ou de Tanger). Comme

³² .Dans le cas de Dubaï, la ville globalisée tient à distance les travailleurs migrants asiatiques parqués dans des ghettos et les propriétaires de la ville (les autochtones) qui protègent leur identité et leurs mœurs dans des espaces opaques. L'hyper modernité de la ville globalisée trace une ligne de démarcation entre un mode vie mondialisé international et un mode de vie local inébranlable qui n'en coexistent pas moins.

c'est le cas du projet urbain annoncé pour Le Grand Caire 2050 : « global, vert, connecté » : la ville globale doit être aussi verte et connectée.

La ville mouvante :

Les deux figures de l'illimitation

Dans le cas des types urbains qui privilégient l'absence de limites, deux scénarios s'imposent : celui de *la ville nomade* en extension (Los Angeles, Houston, Casablanca, Buenos Aires, Mexico-City) et celui de la ville pieuvre (Johannesbourg, Mumbai, Sao Paulo, Kinshasa...), celui de la ville mobile qui s'étend et se déplace et celui de la ville-aimant qui magnétise. *La ville nomade* est souvent une « dérive » de la « ville monde », de la mégacité, de *la ville pieuvre* devenue pour sa part insoutenable ou insupportable : elle est le double inversé de la ville tentaculaire, elle essaie de sortir d'elle-même, elle est exorbitée, elle participe de « l'exo-urbanisme » alors que la ville-pieuvre se replie et se déplie sur elle-même. Elle amasse, attire du monde sans jamais pouvoir freiner les flux de population qui y migrent, elle est centrifuge et centripète, c'est une ville-monde mais au sens où elle ne fait pas monde. La ville nomade tente de recomposer à distance des villes-centres et des *downtowns*, autant de territoires urbains vivables à distance d'une ville devenue inhabitable.

La ville-pieuvre est magnétique et ambivalente, tentaculaire, vorace et cannibale. Elle représente la mégapole anarchique dont l'étalement n'est pas le fait de celui qui veut en sortir mais celui du rural qui cherche à y entrer par le biais de de quartiers ou villes faisant « tremplin ». C'est, dans le cas de Johannesbourg, « la ville évasive », la ville insaisissable (*The elusive City*³³), celle qui agglutine, « la ville pieuvre » est une ville mouvante (mouvante comme on parle de sables mouvants) et instable, une ville paradoxale qui se contracte et se

³³ . *Johannesburg, The elusive Metropolis*, Sarah Nuttall and Achille Mbembe, editors, with an afterword by Arjun Appadurai and Carol A. Breckenberg, Duke U.P., Durham, 2008.

diffRACTe. C'est la ville « sens dessus dessous » qui s'étire entre un centre toujours inflammable et des périphéries invisibles ou hypervisibles. C'est la ville qui attire « tout le monde » mais ne fait plus « monde », la ville captatrice qui aspire, amasse et magnétise comme un aimant, la ville atopique, anarchique, a-centrée. C'est la ville de l'exode rural en Afrique (Kinshasa, Douala, Khartoum) ou en Inde (Mumbai), la ville qui attire, la ville propre et impropre, la ville qui fascine, la ville de la série télévisée tournée à Baltimore. C'est la ville monde qui juxtapose anarchiquement toutes les figures urbaines, les mises en forme contractées et les déformations maladiques. Cette ville tentaculaire est ambivalente : elle est à la fois centrifuge et centripète, elle attire et repousse dans le même temps, elle aspire sans favoriser l'inscription dans un territoire qui agglomère. La ville monde est double, de nature centrifuge et centripète, très mobile, en mouvement permanent, fascinante : elle ne cesse de se déplier et de se replier. Elle ne manque pas d'exemples : Sao Paulo, Lagos, Mumbai, Johannesburg et Kinshasa. C'est une Ville d'autant plus insécurisée qu'elle ne parvient pas à cacher ses violences. A rebours de la ville nomade, de la ville rampante qui s'exorbite et sort d'elle-même, la ville-monde aspire et amasse.

L'étalement de la ville nomade et rampante. Ce deuxième type de mégapole est celle qui repousse les limites à l'extérieur, celle dont les habitants n'en finissent pas de s'externaliser et de se déplacer. C'est la ville qui se délie, la ville qui repousse les limites, la ville hors limites, la ville qui glisse comme un bateau, une ville dont le territoire est déjà quadrillé mais où la population ne s'installe jamais trop longtemps. Los Angeles, le symbole urbain de cet *urban sprawl* est l'envers de Chicago qui s'est développé grâce à la verticalité de ses tours et non pas à l'horizontale, mais aussi de Tokyo et de la ville dense nord-européenne. Cette ville qui dévore son contexte et se déplace est souvent la conséquence de la ville pieuvre et tentaculaire comme Sao Paulo qui repousse ses limites au dehors. La ville nomade

est une ville rampante, la ville nord-américaine qui se répand au dehors comme un cours d'eau, se décentre sans arrêt, sort de la ville à la recherche d'un meilleur lieu pour constituer une communauté. En effet, l'étalement est à l'origine de regroupements urbains et de constructions spécifiques : cette ville qui sort de la ville pour refaire de la ville est le moteur de *gated communities*, dont le nombre est moins important aux Etats-Unis qu'en Amérique latine et en Asie, ou de villes émietées comme celle des lotissements dans la France périurbaine et dans d'autres pays européens. La ville émietée du périurbain se distingue de la ville nomade en cela qu'elle préserve la relation à un centre ou à des centres : là où la ville américaine se déporte et produit des villes *ad hoc*, la ville émietée correspond en à un espace périurbain qui s'organise en fonction d'une ou de plusieurs centralités et continue souvent à valoriser un centre-ville. Si la ville émietée se distingue de de la ville rampante, elle participe d'un même esprit d'exclusivisme social et ne consiste pas simplement à s'étaler mais à reconfigurer des territoires le plus souvent fermés sur eux-mêmes.

Les deux figures de la limite/séparation

La ville captive : propre ou impropre

La tendance à la fermeture et au repli se caractérise par l'imposition de limites qui séparent « hors les murs » ou « dans les murs » et ne disposent donc plus des vertus intégratives et républicaines. La limite se confond alors avec le mur (comme celui de la maison individuelle) ou avec la frontière (comme celle d'un Etat). « Dans les murs », les limites, qui peuvent être érigées loin du centre comme dans la ville nomade, assurent la sécurité. « Hors les murs », elles sont des ghettos impénétrables et inquiétants. La ville sécurisée est le double de la ville qui fait peur et est interdite d'accès, la sécurité dans les murs est la rançon de la ville hors les murs. L'une est propre, l'autre impropre, l'une et l'autre rusent avec la par visible et invisible

de la ville en se cachant, en se clôturant (on ne veut pas être vu), ou en se montrant trop et en faisant l'objet de clôtures (on ne veut pas les voir).

Limites « dans les murs » : La ville propre. La ville sécurisée, qui n'est pas réductible à la seule *gated community*, loin de là, renvoie à toutes les formes d'environnement urbain sécurisé : elle est plus ou moins fermée, plus ou moins resserrée sur elle-même. Elle est omniprésente à toutes les échelles : du condominium de Sao Paulo aux *gated communities* en passant par des quartiers fermés ou des immeubles grillagés comme ceux du quartier modèle de Lyon Confluence. On la trouve dans des espaces commerciaux, ludiques, culturels, sportifs et pas uniquement dans des territoires résidentiels, là où elles sont les plus manifestes, les plus visibles, dans des quartiers fermés et grillagés où les entrées et les sorties sont contrôlées. On la trouve aussi bien dans la ville globalisée que dans la ville nomade ou la ville captive... Mais la ville propre est trompeuse, comme le rappelle l'exemple de cette ville privée indienne « marécageuse », Gurgaon, qui s'enfonce sur elle-même comme si elle avait creusé son propre tombeau.

Limites « hors les murs » : La ville impropre. La ville hors la ville est celle des enclaves qui sont rejetées à l'extérieur de la ville : les favelas, les Cités de la banlieue, les enclaves, les zones à l'abandon, les friches. Mais, la ville impropre n'est pas toujours hors les murs : elle peut s'emparer d'une ville entière comme c'est le cas à Ciudad Juarez, la narco-cité située à la frontière du Mexique et des Etats-Unis, ou à Monterey, elle peut aussi se trouver dans la ville elle-même comme c'est le cas de favelas à Rio ou à Sao Paulo. Cette ville hors la ville est dans tous les cas impénétrable et ne peut être reprise qu'en recourant à la violence militaire : Rocinha est la dix-neuvième favela de Rio reprise aux trafiquants (sur un total de 1020 favelas) en vue de nettoyer la ville à l'approche des jeux olympiques. La ville impropre est indissociable de la possibilité de constituer des villes tremplins.

La ville récit :

Le visible et l'invisible

L'imaginaire de la ville/récit qui consiste à se raconter des histoires de villes et de la ville, réintroduit la durée sur le double plan géographique et historique. Les deux scénarios, contrastés mais complémentaires qui soulignent les liens des pratiques urbaines et des récits, opposent « la ville historique » (la ville européenne mais pas seulement elle) inscrite dans une durée géographique et historique et « la ville en suspens », la ville sans ville, celle où les récits ne s'inscrivent pas dans des territoires ou des monuments, celles qui sont suspendus aux habitants eux-mêmes et sont la preuve vivante qu'il n'y a pas d'espace urbain sans des récits visibles ou invisibles³⁴. Les types de territoires envisagés ici sont autant de pratiques urbaines qui favorisent plus ou moins des « mises en récit ».

La ville historique. La ville historique se présente souvent comme une ville qui s'inscrit dans une durée historique. Les exemples en sont multiples : Bologne, Valencia et Paris sont des villes compactes et de taille moyenne, mais Tokyo est une ville ancienne en extension devenue un archipel, la plus grande ville du monde. La ville historique dont l'histoire est symbolisée par des monuments visibles échappe à l'extension illimitée de la ville nomade, à l'instabilité de la ville pieuvre ou à l'aspiration ensorcelante de la ville captive³⁵. Cette ville historique oscille entre une capacité urbaine de rééquilibrage entre le centre et la périphérie, c'est le cas de Bologne et de sa nouvelle culture urbaine qui fut un laboratoire dans les années 1960, et une tendance à la patrimonialisation, c'est le cas des villes-musées qui se

³⁴ . Apprendre à voir l'invisible, l'informel ne concerne pas que les émergents », la crise économique et sociale que connaissent les pays européens depuis 2008 oblige à regarder autrement des pratiques urbaines que la puissance publique ou le marché ignorent ou ne savent plus capter, sur ce point voir Pierre Rosanvallon , *Le parlement des invisibles*, Seuil, 2014, un ouvrage en forme de manifeste qui inaugure une collection intitulée « Récits de vies ».

³⁵ . Voir l'exemple d'Albi, une ville sacralisée et embaumée par Marc Fumaroli, in *Albi, cité épiscopale*, photographies de Thierry Pons, Editions Vent Terral, 2012. On pourrait trouver mille exemples de ce type de texte

coupent des territoires qui accueillent d'immenses immeubles conçus tout en hauteur pour l'habitation comme c'est le cas à Kiev. Mais la ville historique a ses parts d'ombre et ses revers : elle peut devenir la ville impossible, celle que l'on détruit, la ville morte, la ville disparue, la ville en ruines, la ville mise à bas par les tyrannicides ; elle peut également devenir une ville/musée, une ville patrimonialisée et se laisser prendre dans les rets de la ville vitrine, devenir un fragment du miroir rutilant de la ville globalisée, elle peut aussi se laisser convaincre par les mirages de la communication de la ville hypervisible qui ne sait que s'exhiber, la ville version Las Vegas revisitée par Jean Baudrillard dans *Amérique*, qui ne connaît d'autre récit que celui du réseau des villes globalisées qui se font concurrence sur le plan des images. L'envers de la ville historique est donc la ville du désert qui cache sa propre histoire (Dubai) en la patrimonialisant et en important le Musée Universel dans un territoire sans habitants.

La ville en suspens. La « ville sans ville », la « ville en suspens » est la ville des récits invisibles, celle qui substitue une « architecture du verbe » à une architecture monumentale inexistante et à l'absence d'espaces publics. Elle est omniprésente dans la ville pieuvre comme dans la ville hors les murs où il faut vivre dans un territoire indéterminé ni urbain, ni rural. La ville sans ville, la ville en mal de ville invente des récits qui mettent en scène une ville qui n'est pas dans la ville, une ville imaginaire qui s'exprime dans des paroles, des contes, des vêtements, des scènes théâtrales improvisées, des rituels, des manifestations de vie qui lui confèrent une visibilité. Ce sont des territoires où il faut bien vivre en dehors de toute espace habitable. Un nom possible est celui de Kinshasa, mais il y en a en mille autres. C'est la ville fleuve, la ville forêt : la ville sans ville relève d'un imaginaire urbain qui peut associer toutes les villes possibles, réelles et utopiques dans des récits visibles et invisibles.

La Métropole

Ou la ville contexte

La ville contexte, qui a pour ambition d'articuler les flux globalisés à un territoire éclaté et morcelé, est multi-dimensionnelle : elle peut associer toutes les figures, pratiques et atmosphères urbaines. Le but de la métropole, ce terme fourre-tout qui traduit une volonté de « refaire de la ville » et de la citoyenneté urbaine dans l'univers de l'urbain généralisé, de reconfigurer les territoires, est de « mettre en tension » les figures urbaines dissociées ou en voie de séparation pour les faire tenir ensemble. Les six figures intermédiaires urbaines déjà évoquées sont prises en compte : de la première (la ville branchée qui aspire le local dans le global) à la dernière qui tente de les mettre en rapport et en synergie dans un territoire qui n'est ni une Cité virtuelle ni une Cité Vitrine et branchée. Ce livre cherche d'autant plus à valoriser la métropole sur le mode d'une « utopie concrète », selon l'expression d'Alberto Magnaghi, que les figures urbaines évoquées sont « hors contexte », hors histoire et hors géographie à l'exception de la ville historique qui correspond à la ville européenne médiévale ou renaissante ou à la ville coloniale plus récente (en Amérique latine Buenos Aires, capitale d'un des pays les plus industrialisés de l'entre-deux guerres se veut une métaphore urbaine qui mélangerait Rome, Paris et Londres). La ville contextuelle accorde l'hypertexte et le palimpseste, elle tente d'accorder les flux globalisés à un contexte qui correspond à la rareté d'un territoire ou d'un site. C'est une ville monde au sens où elle cherche à « faire monde » et pas uniquement à être mondialisé et interconnecté. Mais cette ville, doublement centrifuge et centripète, va-t-elle instituer une politique urbaine et prendre en charge la dimension démocratique de la Polis ? Il y a une grande variété de scénarios : il y des métropoles un peu partout sur la planète, le terme est convenu, voire à la mode, tout est en passe devenir métropole en France par exemple, mais bien rares sont les projets métropolitains susceptibles de dynamiser la démocratie urbaine et de se préoccuper des habitants. Elles ont pour

nom Vancouver, Seattle, Amsterdam, Anvers, Nantes ou Lyon. C'est la ville des flux que nous appelons ici de nos vœux, celle qui fera peut-être du XXI^e siècle le siècle des villes et non pas celui des catastrophes urbaines annoncées. Sur le plan de la représentation, c'est encore l'esprit de la ville chère à Julien Gracq, la ville contexte associe le double mouvement cardiaque de la diastole et de la systole. A condition d'admettre toutefois que cette ville est transposée dans un cadre urbain qui n'est plus celui de la ville européenne du début du XX^e siècle mais celui de la dynamique urbaine contemporaine. Si la métropole est une réponse possible aux avatars de la mondialisation urbaine, l'horizon de l'urbanisation est la métropolisation qui désigne des territoires soutenable, vivable, des territoires habitables où il ne suffit pas d'avoir un logement un intérieur, un abri. Car l'habiter n'est pas dissociable des pratiques de ceux qui l'habitent. « L'habitat est en vérité un objet bien plus protéiforme et complexe : l'espace socialement construit de l'existence humaine, généralement centrée sur le logis. L'habitat pour chaque acteur se déploie de la sphère intime, sensorielle et corporelle (premier niveau de la spatialité) au Monde, via les voisinages topographiques, ceux de la proximité de contact physique, et topologiques, ceux des réseaux³⁶. »

Chacun de ces huit types de territoires, qui renvoient à des pratiques différenciées, donne lieu à des modes d'habiter ou de ne pas habiter. Mais seule la ville « contextuelle » s'inscrit dans un site quand la ville sans ville s'efforce d'en créer un sur un mode plus imaginaire que réel. Bien entendu, certaines de ces villes sont encastrées les unes dans les autres à l'image de ces condominiums en plein centre de Sao Paulo qui donnent directement sur des favelas vues d'en haut. La ville branchée est décentrée, car tirée par les flux mondialisés, privatisée et sélective. L'enclave est en marge des flux et obligée d'inventer des règles dont la violence est le moteur. La ville sans ville invente des fictions afin d'échapper aux marges. Seule la

³⁶ . Michel Lussault, in *L'homme spatial*, op.cit

ville métropolitaine, dans l'acception qui sera précisée ici, s'efforce de calmer les flux, de les décélérer et de recréer les conditions d'une démocratisation urbaine dans un contexte qui n'est pas marqué par des limites strictes et infranchissables. En cela, elle a pour tâche d'agglomérer l'ensemble des villes, des morceaux de villes évoqués ici. Se pose alors le rapport politique entre cette ville et l'Etat quand elle ne se pose pas d'emblée comme une Ville-Etat. Se pose également l'invention d'un urbanisme pour demain : s'il faut réinventer un monde commun, regagner du terrain sur la campagne, sur la forêt, sur le désert en voie d'asphyxie, il n'est plus possible de se contenter d'en appeler à l'urbanisme industriel d'hier. Ce livre vise de manière critique l'urbanisme d'Etat à la française qui considère les territoires comme des projections de lui-même et qu'il cherche à contrôler ou à réguler. A l'échelle du monde nombreuses sont les villes qui trouvent leur autonomie, voire leur indépendance (Manhattan, Chicago, Singapour) sans se désengager de l'action des Etats ni de celles des autres villes en réseau et interconnectées qui les concurrencent. S'il ne suffit certainement pas de glisser d'un urbanisme d'Etat à un urbanisme destiné à des villes autonomes, à des communes repliées sur elles-mêmes, de passer d'un urbanisme national et social à celui de la Cité-Etat, si l'urbanisme contemporain doit associer la Rareté (celle du Monde, de la Terre et celle du Site) et la pression des flux, le local et le global, il ne faut pas croire que les institutions internationales parviennent à elles seules à mieux réguler des dynamiques urbaines étrangères à une politique urbaine. Un urbanisme responsable ne se programme pas : il devrait participer de l'intrication des décisions politiques de la Ville, de l'Etat, des instances supra-étatiques et des ONG qui entrent en synergie. On en est très loin. Reste à penser un urbanisme qui rapièce « la ville mise en morceaux » et ne contourne pas la responsabilité des politiques. Mais cette mondialisation par le bas exige de tenir compte des traditions de politique urbaine, c'est pourquoi nous aurons l'occasion d'évoquer fréquemment l'urbanisme d'Etat à la française qui est notre lot

singulier tout en posant les jalons d'un urbanisme mondialisé responsable pour demain. Ce qui met en avant la question de l'accès qui, indissociable de la suprématie des flux dans l'ordre du virtuel et du réel s'est substituée à celle d'intégration ! Accéder, c'est toujours entrer dans la ville au sens de ne pas être enclavé, mais c'est aussi s'inscrire dans un univers de flux qui nous décentre et nous déborde de toutes parts. Accès, capacité et capabilité sont des notions qui vont de pair : d'Amartya Sen à Paul Ricoeur, les meilleurs esprits nous en ont avertis !

Trois dispositions spatiales

(non-lieu, hyperlieu, milieu)

Aux huit figures urbaines dessinées ci-dessus correspondent parallèlement trois dispositions spatiales liées à la place prépondérante désormais occupée par le virtuel du fait de la mise en réseau globalisé. De même que l'organisation du réseau virtuel comporte des analogies avec l'organisation de l'urbain (sites, connexions, accès, *hackers*), le virtuel et le matériel entretiennent des relations qui sont à l'origine d'hybridations singulières. Ce qui conduit à distinguer trois dispositions spatiales qui ne se confondent pas avec les pratiques déjà évoquées mais les conditionnent : les « non-lieux » qui sont des brouilleurs de flux, les « hyperlieux » qui renvoient aux connexions qui branchent un urbain à plusieurs vitesses sur les flux matériels et immatériels, et les « milieux » qui correspondent à des espaces publics physiques qui actualisent les échanges virtuels.

Ces trois dispositifs spatiaux rythment les trois parties de cet ouvrage : les non-lieux renvoient à l'illimitation des flux de tous ordres, les hyperlieux sont les connecteurs, et les milieux ramènent les flux à la réalité la plus physique et politique. Ces trois dispositions, indissociables de l'hybridation du physique (le corporel), du numérique (le virtuel) et du mental qui alimente l'imaginaire du « néo-nomadisme » contemporain rythment cet ouvrage. On s'arrêtera

sur les non-lieux (réels et virtuels) avant de se pencher sur les hyperlieux (réels et virtuels) et d'en appeler à l'institution de milieux (réels et virtuels) qui ont une double dimension physique et politique, à la création d'espaces publics et communs qui sont le nerf de la métropole entendue comme ville-contexte.

Orchestration du livre

Ce livre comporte trois chapitres pouvant être lus séparément. Le premier se focalise sur l'un des ressorts majeurs de la mondialisation contemporaine : l'aspiration du local par le global qui génère l'illusion d'un « pur virtuel », celui qui renvoie à la coïncidence du point de départ et du point d'arrivée, dont la caractéristique est d'être « inhabitable » et de favoriser un pullulement de « non-lieux », là-même où se cachent dans la réalité et sur la toile des pirates invisibles. La Révolution technologique en cours met à l'épreuve l'Habiter pour des raisons qui ne sont plus celles de la Machine industrielle entropique qui a perturbé et pollué les villes en Europe et continue de le faire ailleurs. Le second chapitre, qui ne cède pas à la tentation du « pur virtuel », celle d'une levée des limites spatio-temporelles, entreprend au contraire d'examiner les scénarios de la re-territorialisation contemporaine. Ce qui revient à passer en revue les « hyperlieux », les connexions branchées sur le réseau des territoires visibles et invisibles qui sont les ressorts de l'hyperurbanisme contemporain, les moteurs d'une urbanisation à plusieurs vitesses qui fragmente et sépare. Un troisième chapitre s'inquiète de reconstituer des « milieux » associant des échelles et valorisant les différences de rythme entre le local et le global. Ce qui conduit à inverser la démarche de compréhension habituelle : non pas sauter du local au global, passer du bas au haut de l'échelle, de la commune au Monde en passant par le département,

la région, la nation..., mais inscrire le global et la prolifération de ses flux dans le local qui, n'étant pas synonyme d'enfermement dans la proximité immédiate, renvoie à des formes territoriales inédites. Ce qui signifie faire le choix d'une « mondialisation par le bas » : si local et global ne sont pas séparés, coupés l'un de l'autre, ils doivent accorder une primauté à la rareté, celle de la Terre et des paysages. Ce qui passe par la prise en compte de sites et de contextes rendant visibles les liens établis entre le microcosme et le macrocosme, les relations nouées entre la Terre et les espaces proches. Mais ce qui exige aussi la volonté politique d'instituer des métropoles démocratiques prenant acte des dimensions sociales et cognitives d'un territoire commun. C'est donc un « Milieu » à la fois sensible et politique qu'il faut créer si l'on veut renouer avec tous les sens de l'Habiter. La dimension politique est reprise dans la conclusion qui observe les métamorphoses contemporaines de l'Etat et de la Ville en lien avec le devenir possible de la démocratie.

Ce livre nourri de voyages, de rencontres et de lectures mais aussi d'inquiétudes n'a pas de prétention savante et académique : je ne prétends pas maîtriser les spécialités requises et m'efforce avant tout de dessiner une « construction », d'offrir une architecture, d'inventer un langage permettant de mieux voir et appréhender notre monde, un monde qui participe d'une globalisation qui ne fait pas Monde. Un monde dont la mondialisation urbaine est le révélateur impitoyable. En ce sens La ville des flux (un titre suggéré par l'ami Jacques Donzelot) propose une architecture conceptuelle parmi d'autres possibles, mais je ne préjuge pas de la solidité de l'échafaudage (en dépit des auteurs qui sont mes guides) alors que l'histoire mondiale avance chaotiquement et à grande vitesse. Cette architecture est bien entendu influencée par une culture politique hexagonale plus aimantée par l'Etat que par la Ville, plus soucieuse de contrôler les territoires que de favoriser une démocratie urbaine. Ce qui n'est peut-être pas le cas de tous les pays du monde. Ce qui ne

devrait pas l'être si l'on veut retrouver la trace de ce qui est « commun ». Ce livre sur la mondialisation urbaine est donc bien un livre sur la réduction de la mondialisation à la globalisation, sur l'univers urbain qui la met à vif et souligne que celle-ci est acosmique au sens où elle ne fait plus Monde. Tel est le paradoxe de la mondialisation : la globalisation qui concerne tout le Monde ne fait pas Monde commun³⁷.

³⁷. En filigrane, huit thèses sous-tendent cet ouvrage : la première soutient que l'organisation des échanges virtuels et immatériels a un équivalent dans l'espace physique et matériel ; la seconde observe que les territoires les plus décontextualisés sont souvent les plus patrimonialisés ; la troisième valorise les scénarios tendant à associer le local et le global sur un mode métropolitain (ici la ville contexte) soucieux du contexte et de l'interterritorialité, cela afin d'éviter le double décrochage d'un repli sur le seul local ou d'une ouverture sur le seul global ; la quatrième invite à repenser les espaces publics et communs dans un univers où la connectivité est de facto la règle ; la cinquième valorise le dehors par rapport au-dedans, l'extérieur par rapport à l'intérieur et privilégie l'inscription dans un site et dans un contexte habité ; la sixième souligne le rôle de la place de l'informel, dans les pays émergents comme ici en Europe, car un territoire urbain, celui de la coexistence, est à la fois propre et impropre, à la fois susceptible de régulations et immaîtrisable ; la septième veut croire que l'instauration d'un urbanisme inédit ne peut pas être, dans le cas des pays qualifiés de pays émergents, la copie agrandie de l'urbanisme d'Etat qui a été inventé par la société industrielle en Europe (celle qui voit dans la ville un prolongement de l'Etat et en imagine le fonctionnement comme celui d'un petit Etat) ; la huitième s'interroge sur le caractère démocratique des scénarios contemporains de l'urbanisation : force est d'observer que les métropoles chinoises ou les Cités-Etats du type Singapour ou Dubaï ne sont pas marquées du sceau de la démocratie politique et que dans le cas des Etats-Unis le référendum démocratique rend légitime la volonté de se séparer de ceux avec lesquels on ne veut plus partager les services collectifs. Autant de thèses qui sont argumentées ici par des concepts spécifiques et qui sont également illustrées par des fictions et des productions artistiques, extraordinaires ou ordinaires, puisant entre autres dans l'écriture, le cinéma, la photographie ou la vidéo. Car le domaine urbain irrigue l'imaginaire et la création qui en est l'une des trames pour les artistes comme pour l'habitant anonyme.

